

Le biopouvoir et l'utilitarisme

Jean-Claude Ravet

Numéro 776, janvier–février 2015

Contrôle social 2.0

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravet, J.-C. (2015). Le biopouvoir et l'utilitarisme. *Relations*, (776), 23–24.

Le biopouvoir et l'utilitarisme

La conception utilitariste de l'être humain conduit à une société de contrôle. Pour en sortir, le lien social est indispensable.

JEAN-CLAUDE RAVET

L'utopie d'une « société disciplinaire » a été décrite d'une manière remarquable par Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1975), où il analyse le modèle panoptique de la prison idéale tel qu'imaginé par le philosophe utilitariste Jeremy Bentham, au XVIII^e siècle. Grâce à une conception architecturale sophistiquée, le *Panopticon* amène « techniquement » le prisonnier à s'autodiscipliner par le fait d'être « observable » en tout temps et partout où il se trouve, alors que ses geôliers, quant à eux, sont rendus invisibles à ses yeux. Dans l'optique utilitariste, en effet, la société idéale « fait entrer le corps social dans une machinerie » et « fabrique des individus utiles ». Comment l'obtient-on? Par la totale transparence des individus, d'une part, et par l'invisibilité du pouvoir, d'autre part.

Foucault développera par la suite le concept de biopouvoir afin de mieux saisir le déplacement du pouvoir et les nouvelles formes de contrôle des individus dans les sociétés libérales. Ce concept cherche à rendre compte d'un phénomène majeur : le pouvoir se préoccupe de plus en plus du corps des individus afin d'en faire des sujets à la fois sains et dociles. Gouverner devient gérer la vie.

La transparence obligée et la gestion de la vie sont étroitement liées à l'idéologie utilitariste – qui anime le développement de la société capitaliste depuis ses débuts. Plus l'individu est isolé des autres, coupé des liens symboliques, affectifs et sociaux qui fondent son humanité – en un mot, plus il est réduit à une conception utilitariste –, plus il est en proie à l'obsession sécuritaire. Prendre conscience de cette alliance ouvre la voie à la nécessaire contestation de la conception de l'être humain qu'elle véhicule, faisant de l'obsession sécuritaire un mode « normal » d'existence.

LIBERTÉ ET SERVITUDE

Parler de société de contrôle alors que tout autour de nous semble faire l'éloge de la liberté, de la singularité et de l'autonomie n'est paradoxal qu'en apparence. Car cet éloge est à comprendre à l'aune de l'utilitarisme ambiant qui évacue l'importance des liens sociaux, de la solidarité, de la culture et même du territoire, ces dimensions s'apparen-



tant plutôt à des expressions de faiblesse à corriger et à dépasser. Dans l'optique utilitariste, en effet, l'individu est sans attache, indépendant, autosuffisant, centré sur ses intérêts strictement personnels, déraciné du monde qu'il habite en toute extériorité. Aucune solidarité ni responsabilité ne le lie aux autres. Aussi, la valorisation de la liberté, de la singularité et de l'autonomie non seulement ne le préserve pas de la peur des autres et du monde, mais l'accroît au contraire puisqu'elle implique de se couper des liens qui consolident la collectivité, de se replier dans sa « bulle » privée et de délaisser l'engagement politique. Elle ne fait que resserrer la dépendance de l'individu envers les innovations techniques qui lui offrent l'illusion d'une sécurité, tout en consolidant l'emprise de la logique marchande dont il devient un rouage utile et interchangeable. L'individu lui-même en arrive peu à peu à se percevoir comme manipulable, gérable pour son bien, le progrès technique étant là pour veiller sur lui, corriger ses faiblesses, coloniser et civiliser la part « sauvage » de son être, reliquat d'une histoire périmée.

Ainsi, dans cette conception utilitariste hyperindividualiste de l'être humain, et derrière cette « liberté » de faire de notre corps ce que nous en voulons, se profile en même temps la fabrication d'un conformisme social où la plura-

L'auteur est rédacteur en chef de *Relations*

Jean-Pierre Rivet,
Vague à l'âme,
2013, huile sur toile,
91 x 91 cm

lité, l'altérité humaine ainsi que le monde apparaissent fondamentalement comme des menaces à un « moi » désincarné. Seule la maîtrise totale de ce monde serait en mesure de lui procurer une sécurité véritable. Cette tentative étant toujours vouée à l'échec – puisque le monde nous englobe –, elle ne peut conduire qu'à nous rendre encore plus dépendants d'un appareillage technique toujours plus sophistiqué. Celui-ci se présente tout naturellement comme le complément nécessaire à une existence ratatinée – au cœur de laquelle la fragilité, l'incertitude, la souffrance même, apparaissent comme des anomalies qui freinent la bonne marche de l'ordre social. L'individu réclamera ainsi plus d'emprise technique pour se protéger d'un monde dont il s'est évertué à devenir étranger.

LA TENTATION DE LA PURETÉ

Dans cette optique utilitariste, il n'y a plus d'inavouable qui tienne. Notre corps, notre esprit, nos attitudes sont sommés d'être impeccables, irréprochables, transparents. Ne pas l'être, ne pas entrer dans un processus de contrôle par lequel on peut le devenir, tend à faire de l'individu récalcitrant un danger public potentiel pour le corps social. De la même manière que l'homme sain est un malade qui s'ignore, selon la formule du docteur Knock – qui reflète bien l'esprit de notre époque –, le citoyen, ultimement, est un terroriste potentiel et, pour cette raison, il se doit d'être surveillé par le corps politico-médical afin que sa vie soit quadrillée, disciplinée, normée... purifiée. La technique est là pour le permettre. Plus rien de privé qui n'intéresse pas le pouvoir. La vie dans toutes ses dimensions : voilà le lieu du pouvoir, traquant, jusque dans ses moindres recoins, l'opacité inquiétante qui fait obstacle à la totale transparence.

On entend souvent dire pour justifier la banalisation de la surveillance et du contrôle : « Celui qui n'a rien à cacher ou à se reprocher n'a pas à s'inquiéter. » Comme s'il n'y avait plus de rapports de force et de pouvoir qui traversaient encore la société, ni de conflits de classes, ni d'inégalités séparant toujours les dominants et les dominés. Oui, cacher des choses est toujours nécessaire à la résistance, aux luttes sociales et politiques, et la transparence totale, dangereuse. La fin de l'histoire n'est pas arrivée, même si les tenants de l'ordre établi aiment à le croire.

Tout n'est pas bon non plus à montrer. Tout n'est pas beau à voir en nous. Le mal, la névrose, les traumatismes, les blessures de la vie et la souffrance font partie du paysage de la vie, de toute vie humaine – traces vivantes de notre marche dans le monde. Cela ne fait pas de nous pour autant une menace, un danger. Cette histoire appartient à chacun et à aucun autre. En être dépossédé, au nom de la transparence, c'est attaquer l'intériorité de chacun, sa profondeur,

son mystère. C'est prétendre aussi indûment pouvoir extirper de la vie ce qui n'est pas réductible à l'utilitaire, prétention qui n'est qu'expression de la démesure du « bien », celle qui asservit plutôt qu'elle ne libère. Le récit des tentations de Jésus au désert, dans les Évangiles de Luc et de Matthieu, justifiant la toute-puissance au détriment de la condition humaine, témoigne du danger du bien quand il est déraciné de la vie. Il augure l'ավիսսեմեմ de l'être humain dont on aura voulu arracher la part d'ombre et la fragilité.

Une société obsédée par la sécurité sera toujours une société pharisienne qui érige la pureté en idole. Sous prétexte de défendre la vie, elle l'étouffe et la pervertit.

LES LIENS QUI LIBÈRENT

Nous sommes bien souvent dans l'attitude de cet homme qui, la nuit, s'obstine à chercher ses clés sous un lampadaire (même s'il sait pertinemment qu'il les a perdues ailleurs) « parce que c'est là qu'il y a de la lumière ! » Ainsi la technique déploie sa norme et dicte les « bonnes » questions qui doivent être posées, écartant les autres comme inutiles et impertinentes. Ainsi nous livrons-nous volontiers à l'emprise technologique, acceptant d'être surveillés, de devenir transparents, de nous adapter.

Il est temps de s'insurger contre cette logique d'abdication et de revendiquer la préservation de l'espace humain qui inclut l'invisible, l'opacité, l'incertitude et l'inavouable – cette part essentielle de notre existence qui n'entre pas dans des catégories utilitaires sans être mutilée.

La résistance à la société de surveillance et de contrôle, qui se nourrit de l'isolement et de la dissolution des liens sociaux qui nous constituent, passe par l'accueil de notre fragilité, de notre précarité, de nos blessures et par la création de relations d'amitié et d'entraide. Elle passe par le refus de ce qui nous infantilise, nous prive de notre humanité et désertifie le monde. Elle passe par un engagement politique, expression de notre responsabilité à l'égard du monde. Toutes ces actions, qui nous enracinent dans le présent, nous apprennent à ne pas être ballotés au gré des peurs fictives associées à l'avenir et dépendants de l'arsenal sécuritaire qui sert avant tout à maintenir l'ordre et les privilèges. Elles nous font sortir du confort de la maisonnée et du divertissement programmé : « Plus on cherche la sécurité, plus on s'éloigne de la seule chose qui pourrait nous la procurer, les liens¹. »

Notre fragilité n'est pas une faiblesse : là réside notre vrai pouvoir, celui qui ouvre à la solidarité et à la démocratie. À la participation et aux débats citoyens. Nous y refuser, c'est nous livrer à la peur paralysante qui empêche de voir, de sentir, de vivre. ●

La vie dans toutes ses dimensions : voilà le lieu du pouvoir, traquant, jusque dans ses moindres recoins, l'opacité inquiétante qui fait obstacle à la totale transparence.

1. Miguel Benasayag, *Abécédaire de l'engagement*, Bayard, 2004, p. 242.